

Éric Onnen

Au pied du mur

Chronique berlinoise
Janvier 1989 - avril 1990

Collection Témoins/Gallimard



© *Éditions Gallimard, 1991.*

AVANT-PROPOS

Je suis arrivé à Berlin-Ouest en hiver, dans les premiers jours de l'année 1989. Il y faisait froid et gris. Les murs étaient couverts d'affiches électorales, la ville se préparait à élire un nouveau maire. Pour le reste, tout était calme, le Mur encore solide et les Berlinoïses semblaient s'accommoder de sa présence.

Nouvel arrivant, sans argent et sans vrai projet, je me suis mis à la recherche d'un logement et d'un travail. J'ai trouvé une chambre à Kreuzberg, l'eldorado des « alternatifs » de tout poil, et je suis devenu laveur de carreaux. Un métier dont l'intérêt principal, sinon le seul, était de me mettre chaque jour en contact avec de vrais Berlinoïses en chair et en os, de me faire pénétrer chez eux. Et, un peu comme on tient son journal, j'ai commencé à rédiger cette chronique.

À Berlin, tout pose problème, rien n'est évident. Cette enclave occidentale peuplée d'êtres étranges, qui se trouvait être aussi l'ancienne capitale du Troisième Reich, était une invitation permanente au questionnement.

Et puis un jour du mois de novembre 1989, l'îlot emmuré a été envahi par une foule qui, après avoir jeté à bas un régime réputé costaud et un mur en béton, s'apprêtait à dévorer à pleines dents une richesse et une liberté dont elle avait été trop longtemps frustrée.

S'il est vrai que l'Histoire connaît quelquefois de brusques accélérations, la période comprise entre novembre 1989 et avril 1990 en offre un bel exemple. Débarrassée du Mur, la ville s'est métamorphosée en l'espace de quelques mois. À l'Est comme à l'Ouest, les Berlinoises ont été emportés par un courant dont la force rendait toute tentative de revenir en arrière dérisoire.

Le 18 mars 1990, les partisans d'une réunification rapide remportèrent haut la main les premières élections libres de R.D.A. Dès lors, quelles qu'aient été les péripéties politiques ou les difficultés économiques et sociales qui s'ensuivirent, il était clair que l'Allemagne allait très vite recouvrer son unité politique et sa pleine souveraineté. La révolution est-allemande était terminée, un nouveau chapitre de l'Histoire allemande débutait.

Entre l'ouverture du Mur et ces élections, tout allait effroyablement vite, les illusions initiales semblaient se bousculer pour être enterrées pêle-mêle. Écrites au fil des jours dans une ville en pleine mutation, ces notes apportent sur cette période tumultueuse le modeste témoignage d'un promeneur étranger.

Berlin, septembre 1990.

I

L'îlot emmuré
(janvier-novembre 1989)

Fouiller

Prenez une ville. Pas n'importe laquelle non, disons une ville d'Europe centrale. Avec ses traditions culturelles, ses années folles, sa gouaille et ses grands esprits. Une vraie ville. Une capitale même. violez-la. Oui, violez-la, mettez-lui un tyran hideux sur le dos, faites-la surveiller par des brutes épaisses et éloignez les gêneurs, les grandes gueules, les indésirables.

Salissez ainsi définitivement son nom. Puis, après l'avoir laissée mijoter dans sa honte, bombardez-la. Abondamment, sans crainte d'avoir la main trop lourde. Elle le mérite.

Lorsqu'elle sera réduite à sa plus simple expression, qu'elle ne sera qu'un vaste amoncellement de pierres, jetez-y des soldats de tout poil. Et attendez un peu, qu'elle se reprenne, que la pâte remonte.

Puis, coupez-la en deux. Isolez soigneusement une des deux moitiés ainsi obtenues, protégez-la de son environnement par un emballage hermétique. Fourrez-la avec ce

que vous aurez sous la main, sans mélanger les ingrédients. Vous pourrez l'assaisonner selon votre goût et la déguster, froide de préférence.

Cela s'appelle une ville flottante, c'est très rare. Ce qui se comprend si l'on considère la longueur et le côté délicat de la préparation.

Le visiteur qui se rend dans une ville pareille sait qu'il n'y trouvera ni la douceur de vivre ni la tranquille beauté d'une époque révolue. Tout au plus des pierres sur lesquelles est passé du temps, entre lesquelles se fauillent les nouveaux venus. Et à la première interrogation, il s'étonnera d'être déjà à quatre pattes, en train de fouiller dans les ruines pour chercher des histoires.

25 janvier 1989.

Le bon temps

Je me rends chez un vieux monsieur seul, pour laver ses carreaux. Son appartement est petit, sombre et chargé des témoignages jaunissants de plusieurs couches de passé. Petit, veuf, rondouillet et encore bien vivant, il m'accueille avec chaleur et s'empresse de m'indiquer le robinet d'eau chaude. Il est heureux de recevoir de la visite.

À peine ai-je attaqué la première fenêtre qu'il me demande : « On m'a dit que vous étiez français, d'où venez-vous ? » Je lui répons que je suis de Paris et, à ce nom, il se lance aussitôt dans un vibrant hommage de la France. Sa somptueuse capitale, sa cuisine (« Vous les

Français, vous savez ce que c'est que manger! »), ses paysages, son châteauneuf-du-pape...

Il aime la France. Il y a passé trois ans. « Trois ans... Vous devez bien connaître alors... » Il sourit. Emporté par le plaisir qu'il éprouve à évoquer devant moi ce qu'il connaît, il me raconte la bonne vie que c'était, là-bas en France. Il a visité la vallée de la Loire et le Bordelais (« Ah, comme on buvait! »). Ses yeux en pétillent encore de joie. Vraiment, c'était le bon temps.

Il finit tout de même par préciser, comme s'il s'agissait d'un détail aussi anodin que le nom de son hôtel, qu'il a séjourné en France en tant que soldat de la Wehrmacht.

Cueilli par l'extrême banalité de cette révélation, je lui ai seulement répondu : « Ah bon... » Mon défaut est de ne trouver qu'après coup les répliques qui conviennent.

Je connais en France un homme qui ressemble à ce monsieur, sa belle époque à lui, c'est la guerre d'Algérie. Il adore en parler et, d'année en année, son récit s'embellit, son rôle s'étoffe. C'est la seule période de sa vie où il a quitté sa région endormie pour toucher du bout des doigts le tumulte du monde. Il était plus jeune alors, plus fort. Et le monde était plus beau.

Moi, je suis d'une génération qui n'a connu la guerre que par les récits des parents et les images de la télévision. À vingt ans, on ne m'a pas lancé à l'assaut d'un ennemi, un fusil entre les mains. Je n'en ai jamais ressenti ni l'angoisse ni la fougue. Mais avec toute l'indulgence due à ceux qu'on a forcés à jouer avec la mort, il m'est difficile d'admettre qu'ils n'en aient retenu que la bonne table ou de rocambolesques histoires d'adolescents.

Ce monsieur de Berlin a oublié les affiches bilingues

(*Bekanntmachung*, « Avis ») où figuraient les noms des otages fusillés en représailles. Ce Français, quant à lui, ne se souvient plus du sens des mots « corvée de bois », « baignoire » ou « gégène ». Ils préfèrent tous deux choyer l'image de leurs vingt ans et oublier le sale rôle qu'on leur a alors fait jouer.

22 février 1989.

Ça commence bien

Aux élections locales du 29 janvier 1989, à ma stupéfaction, un parti nationaliste d'extrême droite dépasse le seuil fatidique de 5 % des voix et obtient onze sièges à la Chambre des représentants, le parlement de Berlin-Ouest. Bien que sans droit de vote, deux d'entre eux siégeront du même coup au Bundestag. Voilà qui commence bien...

Le programme politique des « républicains », je n'en prends connaissance qu'après les résultats. Leur campagne électorale avait été des plus discrètes, à peine quelques affiches. Et ce qu'ils ont à dire ne vaut pas mieux que ce que l'on ne connaît que trop bien en France depuis la percée du Front national en 1983. Une démagogie populiste et agressive qui ressasse les mêmes poncifs : perte de l'identité nationale et des bonnes vieilles valeurs allemandes, insécurité, peur des étrangers et des gauchistes qui cassent tout.

« On peut de nouveau choisir ! » « L'heure est mûre ! » « Pour un renouveau moral et spirituel ! » « Pour la loi et l'ordre ! » « ... Contre les faux réfugiés... » « ... Berlin ne

doit pas devenir une ville plurinationale... » « ... Priorité aux Allemands... » « ... Pour la réunification de l'Allemagne avec Berlin comme capitale... », etc.

La lecture des tracts d'extrême droite est d'une atterrante monotonie. Mis à part le dernier point, spécificité allemande, tout cela pourrait être la laborieuse traduction d'une déclaration de principes lepéniste. Encore que, s'il est permis de faire une observation d'ordre esthétique, il semble bien qu'on soigne plus la présentation ici, en évitant cette vulgarité gouailleuse qui a fait le succès de Le Pen en France. Formation politique récente, d'origine bavaroise et dirigée par l'ancien S.S. Franz Schönhuber, les « républicains » mettent la pédale douce et proclament leur attachement à la démocratie, aux droits de l'homme, à la Constitution, bref aux valeurs minimales de la respectabilité politique. Et un passé d'officier de la Waffen S.S. n'est guère plus gênant en Allemagne fédérale que, pour les Français, des états de service dans les chambres de torture d'Algérie. Il y a même, semble-t-il, des gens à qui ça plaît.

Georges Perros a noté que, si tous les chiens qui se rencontrent commencent par se renifler le derrière, les hommes n'ont toujours pas trouvé de façon universelle de se dire bonjour. Peut-être est-ce pourquoi nous sommes condamnés à ne rencontrer que des gens du même monde, des semblables. Et que lorsque nous croisons un autre, nous changeons de trottoir.

Il y a à Berlin 12 % d'étrangers, soit dit en passant moins que dans d'autres villes allemandes. Et 21 % de vieux de plus de soixante-cinq ans. Et 15 % d'enfants de moins de quinze ans. Et 10 % de jeunes entre dix-huit et

vingt-cinq ans. Et douze mille soldats alliés. Tout ce beau monde se croise quotidiennement dans la rue, sans jamais se rencontrer. De ce fait, les appréciations que les uns peuvent porter sur les autres sont relativement inoffensives. Il est rare qu'on se tape dessus, on s'ignore.

Cependant, dans le secret de l'isoloir, dévoilant le fond de leur âme, 7,5 % des Berlinoises ont râlé qu'il était temps de foutre tous ces étrangers dehors. Ce serait tellement plus simple si l'on était entre nous, sans ces inquiétantes silhouettes sorties d'on ne sait où...

23 février 1989.

Une odeur

Le malheur de Berlin, c'était et c'est toujours d'être en Allemagne. Ici, il est de bon ton de considérer les Allemands de l'Ouest, les *Wessies*, avec condescendance. Des provinciaux bien propres, qui roulent dans de grosses voitures et affichent naïvement le vide de leur normalité. Comme Berlin regrette d'avoir été le cœur de l'Allemagne ! D'avoir été mêlée à ces gens-là ! Et comme la ville jouit aujourd'hui d'être séparée d'eux par un mur et trois autoroutes de transit !

Capitale déchue d'un empire éphémère dont le nom maudit est resté dans les consciences comme un mètre étalon de l'horreur, Berlin ne peut se débarrasser de son passé avec la même insouciance qu'une bourgade cossue du Palatinat. Car c'est bien ici qu'on a brûlé des livres, des magasins, un parlement, des synagogues, des gens pour finir. C'est ici, en janvier 1942, qu'un petit groupe

d'hommes s'est réuni dans une agréable villa au bord du lac de Wannsee pour décider d'en finir avec les juifs d'Europe.

À Berlin, on ne sait que trop bien comment tout cela s'est terminé. Dans l'après-midi du 2 mai 1945, lorsque les survivants éberlués sont sortis des caves, ils ont pu constater que la secousse avait été forte. La ville en ruine, quatre-vingt-mille cadavres entre les décombres et les carcasses de chars calcinés, la peur, la misère et la faim.

Quarante-cinq ans après, Berlin s'en est fort bien relevée. Le luxe ostentatoire de certains quartiers occidentaux n'éveille aucune pitié. Et si la ville porte encore, ici et là, les cicatrices de la Grande Catastrophe dont elle fut l'épicentre, ces balafres qui donnent aux visages une profondeur fascinante plaisent aux vrais esthètes. Tout serait pour le mieux à Berlin, s'il n'y avait pas l'odeur obsédante de ce foutu passé allemand qui refuse de passer.

4 mars 1989.

Louis a pleuré à la fin de la guerre

La scène se passe un matin du mois de mars 1989 à Lichterfelde, quartier périphérique au sud de Berlin-Ouest. La rue est morne et on y sent la ville mourir lentement, s'assoupissant dans l'ennui et la grisaille. Je sonne chez Mme L., à la porte d'entrée d'un immeuble en briques, sans caractère, datant sans doute de l'immédiat après-guerre, quand la masse des sans-abri rendait toute préoccupation esthétique malséante. La porte s'ouvre

avec un grésillement électrique. Au premier étage, Mme L. m'attend déjà sur le seuil.

« Bonjour, je suis le laveur de carreaux. » Elle me toise et s'étonne que ce soit cette fois-ci un homme. « La jeune femme qui vient d'habitude est malade? » Non, la jeune femme n'est pas malade, la jeune femme, c'est ma patronne. Cette explication, j'ai pris l'habitude de la répéter depuis que je fais ce travail. Mon arrivée bouscule toujours un peu la routine.

L'appartement est exigü, trop abondamment meublé, sombre et vieillot. Mme L. est une petite femme boulotte, la soixantaine. Sa trop rare chevelure ne parvient plus à masquer la peau rosâtre de son crâne. Elle m'arrive à peine à la poitrine et je me sens démesurément grand dans l'encombrement de cet espace réduit.

Je remplis mon seau dans la cuisine et l'habituelle question ne tarde pas à se faire entendre. « Vous n'êtes pas allemand vous, vous êtes d'où? » Elle est intriguée, curieuse, c'est tout.

« Je suis français, dis-je en essayant d'emprunter un ton anodin.

— Ah bon, français! Mon Dieu... j'ai très bien connu un Français autrefois, un homme formidable... Il s'appelait Louis. »

C'est avec précaution qu'elle prononce ce prénom, prenant bien soin de ne pas l'écorcher. Louis le lui a sans doute fait répéter maintes fois et elle a dû beaucoup s'appliquer pour produire la sonorité voulue. Ce Louis devait être un brave homme, assurément. « Il était grand et costaud, un peu comme vous... Il travaillait dans la même imprimerie que moi, ici, à Lichterfelde, nous étions

Éric Onnen

Au pied du mur

Chronique berlinoise

Janvier 1989 - avril 1990

Je suis arrivé à Berlin-Ouest en hiver, dans les premiers jours de l'année 1989. Il y faisait froid et gris. Les murs étaient couverts d'affiches électorales, la ville se préparait à élire un nouveau maire. Pour le reste, tout était calme, le Mur encore solide et les Berlinoises semblaient s'accommoder de sa présence.

Nouvel arrivant, sans argent et sans vrai projet, je me suis mis à la recherche d'un logement et d'un travail. J'ai trouvé une chambre à Kreuzberg, l'eldorado des « alternatifs » de tout poil, et je suis devenu laveur de carreaux. Un métier dont l'intérêt principal, sinon le seul, était de me mettre chaque jour en contact avec de vrais Berlinoises en chair et en os,

de me faire pénétrer chez eux. Et, un peu comme on tient un journal, j'ai commencé à rédiger cette chronique.

Et puis un jour du mois de novembre 1989, l'îlot emmuré a été envahi par une foule qui, après avoir jeté à bas un régime réputé costaud et un mur en béton, s'apprêtait à dévorer à pleines dents une richesse et une liberté dont elle avait été trop longtemps frustrée.

S'il est vrai que l'Histoire connaît quelquefois de brusques accélérations, la période comprise entre novembre 1989 et avril 1990 en offre un bel exemple. Débarrassée du Mur, la ville s'est métamorphosée en l'espace de quelques mois.

Écrites au fil des jours dans une ville en pleine mutation, ces notes apportent sur cette période tumultueuse le modeste témoignage d'un promeneur étranger.

Éric Onnen

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de Georges Jackson ou *L'Aveu* d'Arthur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Irène Commeau-Rufin
*Lettres des profondeurs
de l'U.R.S.S.
Le courrier des
lecteurs d'Ogioniok*

Jürgen Fuchs
Souvenirs d'interrogatoire

Harold R. Isaacs
*Épithaphe
pour une révolution.
Journal d'un retour
en Chine au crépuscule
du siècle*

Kazimierz Moczarski
Entretiens avec le bourreau

Jan Nowak
Courrier de Varsovie

Timothy Garton Ash
*La Chaudière
Europe centrale 1980-1990*

nrf

Montage : photo © P. Dolle-Sipa Press



9 782070 721665 91-1-A 72166 ISBN 2-07-072 166-3 98 FFtc

Extrait de la publication